envoi de l'auteur - tiré à 100 ex -

GEORGES E. LANG

Charles Baudelaire

jugé par

Ernest Feydeau

avec un portrait-charge de Charles Baudelaire par Ch. GIRAUD

et deux fac-similés

PARIS

RONALD DAVIS

160, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, 160

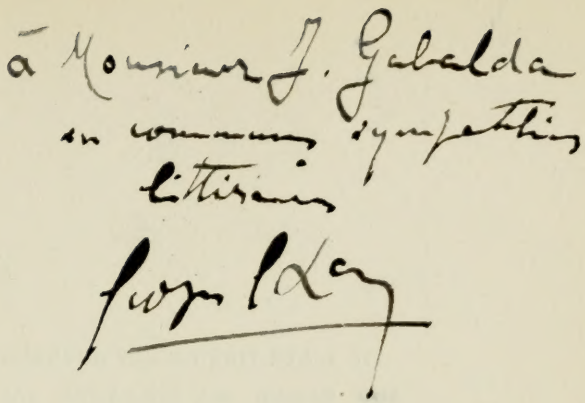
1921

PQ
2191
.Z5
L33
1921
SMRS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/charlesbaudelair00lang

J. Sablé



Charles Baudelaire

jugé par

Ernest Feydeau

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE 100 EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE VAN GELDER ZONEN NUMÉROTÉS DE 1 A 100. L'IMPRESSION EN A ÉTÉ CONFIÉE A LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE D'IMPRIMERIE ET D'ÉDITION, 71, RUE DE RENNES A PARIS. LES PLANCHES HORS TEXTE ONT ÉTÉ TIRÉES PAR MARTY, JACOMET ET Cie, 68-70, RUE ERLANGER A PARIS.

DU PORTRAIT DE CHARLES BAUDELAIRE IL A ÉTÉ TIRÉ 25 EXEMPLAIRES EN COULEURS, FAC-SIMILÉ DE L'ORIGINAL *(hors commerce)*.

EXEMPLAIRE No 80

GEORGES E. LANG

Charles Baudelaire

jugé par

Ernest Feydeau

avec un portrait-charge de Charles Baudelaire par Ch. GIRAUD

et deux fac-similés

PARIS

RONALD DAVIS

160, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, 160

1921

Ch. BAUDELAIRE

jugé par Ernest FEYDEAU

Le hasard d'une vente nous a permis d'acquérir un exemplaire des « Paradis Artificiels » annoté par Ernest Feydeau.

Pour bien se rendre compte de l'intérêt de ces notes, il importe tout d'abord de fixer la situation littéraire de Baudelaire et de Feydeau à l'époque où les « Paradis Artificiels » furent publiés.

Actuellement, Ernest Feydeau peut être considéré par nous comme un bon auteur moyen dont l'œuvre, tout en étant vieillie, est loin d'être morte. Ce qu'il a dit ou pensé présente donc de l'intérêt.

D'autre part, en 1860, lorsque Baudelaire lui dédiait cet exemplaire des « Paradis Artificiels », Feydeau était alors en pleine

gloire ; il avait dans la presse une situation considérable et passait aux yeux de tous pour un archéologue érudit.

Son roman « Fanny » avait obtenu un succès éclatant et Sainte-Beuve, reconnaissant en lui une étoffe, un tempérament, une force, l'avait sacré officiellement romancier.

En face de cet auteur « à la mode » et arrivé, Baudelaire n'était certes pas un inconnu mais, peu lu du grand public et n'ayant obtenu pour ses « Fleurs du Mal » qu'un succès d'estime et de curiosité, il n'était apprécié que par une élite qui, d'ailleurs, le discutait.

Replacées à leur époque, les appréciations de Feydeau ne manquent donc pas d'une réelle saveur.

Comment cet artiste ardent, au talent vigoureux, à la fois analyste et voyant, les mots sont de Sainte-Beuve, a-t-il goûté la curieuse psychologie et le style étincelant des « Paradis Artificiels »?

Chose étrange, Feydeau ne paraît pas avoir été séduit par le style lui-même. Ni les visions extraordinaires, ni le chatoiement des rêveries fantastiques ne semblent l'avoir attiré. La psychologie même du « mangeur d'opium » avec les progrès du mal, l'intoxi-

cation lente et la désagrégation finale, ne suggèrent à ce psycho-physiologue aucune remarque générale, montrant qu'il a suivi pas à pas la progression des développements. Ce romancier se borne presque uniquement à des remarques de grammairien.

En effet, il signale, avec une rare constance, les lourdeurs et les répétitions. « Le bon sens nous dit que les choses de la terre n'existent que bien peu, et que la vraie réalité n'est que dans les rêves. » Feydeau trouve la phrase trop lourde et souligne les « que ».

« Trop de mais », dit-il à propos d'une page qui contient ce mot répété quatre fois. Il souligne le mot prodigieux, répété à six lignes d'intervalle, et pousse même le scrupule jusqu'à censurer le mot famélique, répété après un intervalle de cinq pages.

Il note avec un soin méticuleux les expressions employées par groupes de trois : « de belles saisons, d'heureuses journées, de délicieuses minutes » ou bien « avec un relief puissant, une netteté de contour, une richesse de couleurs admirable » ; un trait en marge avec le chiffre 3 montre que ce procédé, cher à tous les amateurs de phrases arrondies, ne lui a pas échappé.

Il critique les expressions contestables : « On ne bâtit pas sur le sein des ténèbres, dit-il, tout au plus sur les ténèbres. » Enfin, il reprend les expressions impropres ; Baudelaire avait dit, en parlant du haschich : « Un trop fréquent appel au sortilège ». « Est-ce bien le mot propre? » demande Feydeau, avec juste raison.

Ces critiques, un peu vétilleuses, ont assurément leur raison d'être. Elles dénotent, chez leur auteur, un souci louable de la pureté du style. C'est parce que nos grands écrivains ont eu ce souci que notre langue a toujours conservé son admirable concision.

A priori, une telle attitude n'est pas blâmable. Toutefois, qui se pique de purisme doit veiller à garder une juste mesure. Il doit faire oublier son inévitable pédantisme par la justesse rigoureuse de ses critiques.

Tel n'est pas, malheureusement, le cas de Feydeau. D'abord, il s'égare souvent en des remarques sans intérêt. « Un milieu favorable, comme un paysage pittoresque ou un appartement poétiquement décoré»; «comme» le gêne, il voudrait « tel que ». De même, Baudelaire avait écrit : « C'est pourquoi je préfère considérer... » Feydeau estime ce début trop lourd, et dit en marge : « suture

inutile ». En vérité, il aurait pu se dispenser d'interrompre le récit pour si peu.

De plus, certaines remarques, pour qui les voit de près, apparaissent singulièrement contestables. Relisez tout haut la phrase suivante de Baudelaire : « Il lui fut donc épargné de voir, déshonorés par les ravages de la science, les restes de celle dont il a pu garder intacte une image paisible, immobile et pure comme le marbre ou la glace » : vous ne pourrez pas dire avec Feydeau qu'une des deux comparaisons est de trop et qu'elle affaiblit l'idée. Outre qu'elles se complètent toutes deux par le sens, l'une se rapportant surtout à l'épithète « immobile », l'autre à l'épithète « pure », vous sentirez qu'il y avait une nécessité d'harmonie à compléter ainsi la fin de la phrase ; supprimez la deuxième comparaison, la phrase entière tournera court et paraîtra inachevée.

De même, pour la phrase suivante : « Heureusement l'âge était venu du travail et des distractions forcées. » « Cette inversion fait hésiter l'esprit du lecteur », observe Feydeau. On se demande en quoi.

Mais surtout, Feydeau, passé ainsi grammairien, juge d'une façon infiniment rigide. Il semble référer sans cesse à une règle géné-

rale, sans examiner d'assez près les cas particuliers. Il oublie que certaines tournures, condamnables en principe, sont parfois admissibles si l'auteur observe les précautions voulues.

Il est exact que la bonne prose évite les assonances. Feydeau condamne donc ceci : « La première fois que lui et l'opium firent connaiss*ance*, ce fut dans une circonst*ance* triviale. » Sans doute, le même son revient à quelques mots d'intervalle ; mais comme l'accent porte sur le mot suivant, et non sur la sonorité répétée, l'assonance est en réalité insensible à l'oreille. On voit là une application maladroite d'un principe juste.

De même, il est vrai que le français évite les répétitions de mots ; or, Feydeau accuse Baudelaire de négligence pour les répétitions inévitables, dont personne, à part lui, ne saurait être choqué : « Ann ne lui *avait* jamais dit son nom de famille, ou, si elle le lui *avait* dit, il l'*avait* oublié comme chose de peu d'importance. » Comment donc fallait-il dire?

Mais voici des préjugés plus graves encore. Baudelaire avait écrit : « Cette douleur, de temps à autre, fait pousser des fleurs lugubres et coquettes, à la fois tristes et riches ;

Mais là aussi demeure l'Electre aux bontés réparatrices, et maintenant encore, quand, homme solitaire et pensif, il arpente l'immense Londres, le cœur serré par des chagrins innommables qui réclament le doux baume de l'affection domestique, en regardant les rues qui s'élancent d'Oxford-street vers le nord, et en songeant à l'Electre bien-aimée qui l'attend dans cette même vallée, dans cette même maison, l'homme s'écrie, comme autrefois l'enfant : « Oh ! si j'avais les ailes de la tourterelle, c'est par là que je m'envolerais pour aller chercher la consolation ! »

Le prologue est fini, et je puis promettre au lecteur, sans crainte de mentir, que le rideau ne se relèvera que sur la plus étonnante, la plus compliquée et la plus splendide vision qu'ait jamais allumée sur la neige du papier le fragile outil du littérateur.

un outil n'allume pas. Il faudrait
« Clémence. J'en suis fâché pour Baudelaire

ses accents *funèbrement amoureux* se transforment souvent en concert. » Feydeau se récrie : « Pourquoi ne pas dire amoureux *et* funèbres? Funèbrement est lourd, et non consacré par l'usage, ou peu consacré. »

Toute liberté de vocabulaire doit donc être bannie? Un mot aussi simple, aussi compréhensible que « funèbrement » ne saurait trouver grâce? Feydeau se montre ici bien étroit d'esprit!

D'ailleurs, que signifie « peu consacré par l'usage? » Une chose est consacrée ou ne l'est pas. L'expression de Feydeau, véritable contradiction dans les termes, n'a aucun sens.

De même, on retrouve chez lui le vieux préjugé sur la noblesse ou la bassesse des mots considérés en eux-mêmes. « Un grand ouvrage... dit Baudelaire, restait sur le chantier. » Là-dessus, Feydeau éclate et s'écrie avec une puérile indignation : « J'ai horreur de cette image employée par les bourgeois indistinctement. » Et le pis, c'est que Baudelaire avait pris soin de renouveler l'image en la prenant dans tout son sens, car il avait ajouté :... « inachevé et pendant, avec la tournure désolée de ces grandes bâtisses entreprises par des gouvernements prodigues ou des architectes

imprudents. » Voilà qui relevait étrangement la métaphore « bourgeoise ».

On dira que le tact et le sens délicat de la langue sont des qualités rares dont bien peu sont doués, mais au moins, qui se fait critique de style doit éviter les erreurs grossières. Or, Feydeau ne les évite pas toujours.

« Le temps, écrit Baudelaire en parlant du noyé qui revit en quelques instants toute sa vie passée, a été annihilé et quelques secondes ont suffi à contenir une quantité de sentiments et d'images équivalente à des années. Et ce qu'il y a de plus singulier dans cette *expérience*, que le hasard a amenée plus d'une fois, c'est la réapparition de tout ce que l'être lui-même ne connaissait plus, mais qu'il est cependant forcé de reconnaître comme lui étant propre. » Feydeau observe : « C'est un phénomène, non une expérience. »

Mais on voit aisément qu'il n'a pas compris la pensée de l'auteur : Baudelaire ne considère pas simplement la succession des faits ; il se place au point de vue de l'homme; et pour l'homme, en effet, ce phénomène, *amené* par le hasard, a constitué une expérience.

L'expression est peut-être elliptique, elle n'est pas impropre.

De même, pour la phrase suivante : « L'estomac va se creusant sans cesse, et se contractant comme une éponge opprimée par une main vigoureuse. » Feydeau n'a pas saisi toute la force de l'image, et il énonce sur un ton naïvement pédantesque l'aphorisme suivant : « Les peuples sont opprimés par les tyrans, les éponges sont serrées. » Il n'eut pas dit autrement s'il avait ignoré l'étymologie du mot.

Or, ce qui est grave, c'est que cette incompréhension apparaît chaque fois qu'il s'agit d'une expression hardie, neuve, et véritablement poétique. Feydeau n'a point vu la comparaison indiquée par ces mots « le spectacle tendu autour de moi » ; ainsi en témoigne lourdement la définition suivante : « On tend une corde et non pas un spectacle. »

L'expression « savourer un paysage » amène encore une définition du même ordre : « On savoure un sorbet, un fruit, mais pas un paysage. » Il juge « un peu forte » l'expression « réchauffer ses espérances » et les mots « une sensibilité qui se nourrit » lui arrachent une exclamation de reproche douloureux.

D'un autre côté, lorsque, par hasard, il admire quelque passage dans ce livre si riche

en trouvailles heureuses, il se laisse étourdir par des mots tapageurs et creux. « Un magnifique été débordant cruellement dans la chambre mortuaire. » « Belle expression », met-il en marge.

Pour la gloire de Baudelaire, il en est heureusement de plus belles. « Épouvantable mariage de l'homme avec lui-même », dit Baudelaire en parlant de l'opiomane asservi à sa funeste passion. Et Feydeau là-dessus de se pâmer d'aise. On ne saurait plus clairement prouver son mauvais goût.

Sans nul doute, l'auteur de semblables remarques montre qu'il lui manque quelque chose ; quoi qu'on puisse dire, il n'est pas un artiste. Avec du travail et de l'adresse, il peut revêtir un brillant trompeur ; il n'aura jamais l'étincelle qui fait le véritable écrivain. Et, en effet, relisez *Fanny* : vous y trouverez beaucoup d'habileté, une sorte d'éclat artificiel et métallique, mais point de poésie.

Est-ce à dire, cependant, que Feydeau n'ait pas été un analyste pénétrant des sentiments humains? Si les exemples précédents l'atteignent comme artiste, ne reste-t-il pas bon psychologue et observateur avisé?

A vrai dire, les grands créateurs de carac-

tères ont été généralement de grands artistes. Celui qui sent ou qui voit d'une façon originale a chances de se créer un style à lui ; il lui faut connaître la valeur des mots pour pouvoir les modeler à l'image de ses rêves.

Il est donc un peu artificiel de séparer le mot de l'idée, surtout chez un écrivain de profession, et c'est pourquoi les critiques de style faites à Baudelaire par Feydeau nous paraissent à elles seules tout à fait suggestives.

Relevons cependant les quelques remarques éparses dans lesquelles Feydeau apprécie le fond, et non plus seulement la forme.

D'abord, il paraît s'intéresser surtout aux observations d'ordre général, glissées incidemment par Baudelaire. Il les approuve le plus souvent. Peut-être par une réaction instinctive, nous montrons-nous alors plus exigeants que lui, mais il faut bien avouer que ses admirations nous déconcertent un peu.

Baudelaire parle d'une espèce de philanthropie faite plutôt de pitié que d'amour. Feydeau éprouve le besoin d'applaudir : il n'y a là, pourtant, rien de bien rare.

Baudelaire fait une longue digression

afin de prouver que les enfants élevés uniquement par les femmes gardent au cours de leur vie une empreinte particulière. Feydeau fait observer la justesse de cette observation ; ne l'avait-il donc point faite auparavant? Et d'ailleurs, comment ne sursaute-t-il pas, lorsque Baudelaire, poursuivant son idée, soutient que ce « goût précoce du monde féminin, de tout cet appareil ondoyant, scintillant et parfumé, fait les génies supérieurs »? Voilà un élégant paradoxe tiré d'une idée juste. Mais Feydeau n'y regarde pas de si près, et le trait qu'il trace en marge pour délimiter son admiration, il le poursuit avec sérénité jusqu'à la fin du paragraphe.

En effet, il approuve sans réserves des réflexions plus que contestables. « Dans les interminables journées d'été, il lui est difficile de ne pas penser à la mort et l'idée de la mort d'une personne connue ou chérie assiège son esprit plus obstinément pendant la saison splendide. « Très juste », dit Feydeau. Pour le cas particulier, peut-être, mais en général (et c'est ainsi que Feydeau l'entend), nullement. On dirait tout aussi bien que l'idée de la mort assiège les hommes dans les longues soirées de l'hiver et que la

saison splendide augmente chez eux l'ardeur de vivre. Il est dans le texte de Baudelaire nombre d'observations infiniment plus pénétrantes et que ne signale pas Feydeau.

Mais voici des réflexions plus décisives et plus personnelles encore. Après toutes sortes d'aventures le héros de Baudelaire entre enfin dans une période de calme. Alors, « il occupa sa nouvelle vie à revivre sa première ». « C'est le fait de tous les rêveurs, » ajoute en marge Feydeau. Mais non, c'est le fait des gens d'action, qui après une vie mouvementée, connaissent enfin le repos; désœuvrés, désorientés, ils se remémorent leurs heures de lutte avec une admiration attendrie, comme si elles avaient été les meilleures de leur vie ; les rêveurs, au contraire, sortent de la réalité, présente ou passée, ils enrichissent leur monde intérieur de visions imaginées.

Baudelaire cite l'opération subie par un général français, blessé en Afrique. « Ce général était un homme très brave, et même quelque chose de plus, une de ces âmes à qui s'applique naturellement le terme chevaleresque. Ce n'était pas, me disait-il, du chloroforme qu'il lui fallait, mais les regards

de toute l'armée et la musique des régiments. » « Ceci n'est ni brave, ni chevaleresque, observe Feydeau, c'est simplement très orgueilleux. » Il n'en faut pas plus pour effacer un caractère.

Enfin, comme Baudelaire montrait l'influence salutaire de la souffrance sur l'âme humaine, et célébrait, avec toute la discrétion voulue d'ailleurs, « la fertilisante douleur », Feydeau s'exclame : « Je voudrais savoir, dit-il, si Baudelaire a jamais été affligé d'une rage de dents. » Sous cette formule plus que naïve, paraît une psychologie courte, une réflexion irrémédiablement bornée.

Assurément, nous ne chercherons pas à écraser Feydeau en développant des conclusions trop dures. Sans doute, on fait presque malgré soi des rapprochements accablants ; on songe aux livres familiers de Racine, où abondent les résumés rapides et les formules frappantes, prouvant de la part du lecteur une compréhension active. Mais tout le monde n'est pas Racine, et l'on excuserait volontiers Feydeau si le ton de ses observations avait été plus modeste.

Mais il tranche, il impose, il prononce. Il a les formules du maître d'école qui corrige

rituelx une orgie coûteuse. Mais ne croyez pas, quand le salaire remontera, que l'ouvrier anglais abandonne l'opium pour retourner aux grossières joies de l'alcool. La fascination est opérée; la volonté est domptée; le souvenir de la jouissance exercera son éternelle tyrannie.

Si des natures grossières et abêties par un travail journalier et sans chemise peuvent trouver dans l'opium de vastes consolations, quel en sera donc l'effet sur un esprit subtil et lettré, sur une imagination ardente et cultivée, surtout si elle a été prématurément labourée par la fertilisante douleur, — sur un cerveau marqué par la rêverie fatale, *touched with pensiveness*, pour me servir de l'étonnante expression de mon auteur? Tel est le sujet du merveilleux livre que je déroulerai comme une tapisserie fantastique sous les yeux du lecteur. J'abrégerai sans doute beaucoup; De Quincey est essentiellement digressif; l'expression *humourist* peut lui être appliquée plus

+ je voudrais savoir si Baudelaire a jamais
souffert d'une rage de dents!

la copie d'un élève médiocre. Il est lourd et pédant, il paraît sot.

Feydeau n'a pas été touché par le martyre de la pauvre « Ann » qui, malgré sa pauvreté, aide encore son compagnon de misère.

La peinture de ce caractère, tout de finesse et de sensibilité triste, lui a échappé. Lorsque Baudelaire nous montre le malheureux mangeur d'opium souffrant cruellement de la faim et dont « l'estomac va se creusant sans cesse et se contractant comme une éponge opprimée », Feydeau se borne à remarquer que les peuples sont opprimés par les tyrans, les éponges sont serrées !

Au reste, la disconvenance est trop forte entre la nature du livre et celle des remarques. Le livre de Baudelaire est un mélange savoureux de fantaisie et de curiosité un peu malsaine ; il attire, il captive, il est de ceux à qui l'on se donne et qu'il sied mal de disséquer.

Cette critique pédantesque est particulièrement malheureuse. Mais ne regrettons rien ; car si la gloire de Feydeau y perd un peu, celle de Baudelaire s'en accroît d'autant. Et n'est-ce pas, après tout, une réparation?

PARIS. — SOCIÉTÉ GÉNÉRALE D'IMPRIMERIE ET D'ÉDITION
ANC. IMPR. LEVÉ, 71, RUE DE RENNES.